

AMIR

avec les surréalistes

WANDA JACKSON



Photo : CAPITOL

les garçons sauvages sourient

...

Jean-François Charpin : quelle est l'importance de ces travaux sur la technique d'écriture ?

G.G. Lemaire : sur le plan purement technique, ce qui a été essentiel et qui souligne B. Gysin à plusieurs reprises, c'est le caractère assez objectif des premières expériences qui ont été faites, c'est-à-dire le cut-up, le foldin, etc. Beaucoup d'écrivains l'ont déjà employé, en particulier Joyce d'une certaine manière — ce n'est pas cela son apport essentiel, c'est que cette pratique, au lieu d'être subjective sur la construction — un écrivain conçoit son écriture et applique certaines méthodes comme ça — BURROUGHS l'a employée d'une manière systématique et à un travail matériel sur le texte...

... il a utilisé non seulement les découpages, les pliages, les permutations de Gysin, mais il a utilisé également les magnétophones ou le montage cinématographique. Quant à l'importance que peut avoir son

travail, elle ne se situe pas exactement là parce que ce serait la réduire à un aspect très traditionnel qui serait l'apport d'un écrivain à l'écriture, inventer des petits trucs, et ça, c'est relativement mineur. Son apport essentiel à mon sens, c'est d'écrire un texte qui échappe en grande partie à l'analyse et quand je dis analyse, je pense précisément à la psychanalyse... il y a quelque chose de l'ordre du fantasme que l'analyste ne peut saisir dans le sens où il devrait se placer dans une situation contraire. C'est là peut-être que c'est intéressant : au niveau des fantasmes, au niveau de la production des sens... on s'aperçoit qu'en fait la logique qui s'inscrit dans l'œuvre de Burroughs échappe même à la logique de l'analyse.

Jean-François Charpin : Burroughs a, d'une certaine manière, introduit la technologie contemporaine dans l'écriture.

G.G. Lemaire : c'est un aspect fondamental de l'œuvre de Burroughs. De par ses origines, petit fils de l'inventeur de la machine à calculer, et dans le contexte américain où il a été élevé, il a su comprendre la partie de la technologie — c'est-à-dire que voilà, on se trouve face à un système de contrôle et que ce système il faut l'analyser.

Il a fait des clichés extrêmement poussés de tous les systèmes et essayé de trouver un moyen d'en perturber le fonctionnement. Ça c'est une préoccupation qu'on retrouve chez d'autres écrivains, entre autres Orwell, mais à des niveaux totalement différents chez Gingsberg cette préoccupation est omniprésente, mais sa coutume ne trahit pas et ne traduit pas en tout cas cette question. Pour Burroughs, la technologie joue un rôle important, c'est-à-dire que vraiment dans une perspective extrêmement paranoïaque il pense que l'écrivain est celui qui doit être capable de manipuler et de contremanipuler plus exactement les médias et tous les systèmes de contrôle et ce qui est passionnant aujourd'hui dans le cas de Burroughs, comme de certains autres, c'est de s'apercevoir que les médias ont finalement été encore plus vite que tout ce qu'a pu phantasmer Burroughs est déjà en route et ce que Burroughs a vu existe déjà et fonctionne déjà, son travail finalement n'est même plus d'actualité !

Jean-François Charpin : je songe à une réflexion de Céline ; il expliquait qu'il lui fallait noircir des centaines de feuillets avant d'obtenir une page correcte.

G.G. Lemaire : Burroughs travaille beaucoup parce que c'est un auteur sans imagination, ce n'est pas quelqu'un qui écrit comme ça au fil de la plume, qui est capable d'avoir un souffle... C'est en fait quelqu'un qui n'a jamais su, comme les gens de la Beat Generation, écrire ! Ce que fait Burroughs, c'est l'antithèse de ce qu'a pu faire J. Kerouac et c'est aussi l'antithèse de ce que fait Gingsberg actuellement, une coutume qui a des velléités spontanées. C'est au contraire quelqu'un qui ne pourra écrire que trois pages en 15 jours ou même moins et ensuite reprendre tout ce matériel-là en l'intégrant à un autre et ensuite produire son livre de cette façon. Burroughs utilise un matériau constant, c'est-à-dire qu'il y a toujours une masse, qui est tout ce qu'il a écrit auparavant, qu'il veut dire sans cesse, en fait c'est toujours le même livre qui s'écrit où il injecte de nouveaux éléments, ce qui produit le nouveau livre. Mais c'est toujours le même livre, c'est toujours le festin nu qui se réécrit sous une forme ou sous une autre, en fait c'est un livre sans fin...

Jean-François Charpin : quelle influence exerce-t-il sur ses collègues littéraires ?
G.G. Lemaire : Beaucoup de personnes se recommandent de Burroughs maintenant. Il y a même une école « cut-up » en Alle-

magne, désastreuse à mon sens, c'est-à-dire que ces gens sont de pâles imitateurs qui font du cut-up systématiquement au moment d'ailleurs où Burroughs n'en fait quasiment plus et il s'est produit tout un mouvement comme ça qui ne produit rien. Je vois qu'aujourd'hui il y a des gens, particulièrement en France, qui sont plus intéressés non pas à réutiliser ses méthodes ou à réutiliser le petit peu d'état d'esprit qu'a présidé à son travail il y a quelques années, mais à l'intégrer dans d'autres recherches. Je crois que l'impact de Burroughs se fait dans cette perspective-là.

Je crains malheureusement, comme cela se passe pour beaucoup d'écrivains, qu'on va avoir une vague en France de gens qui vont écrire comme Burroughs et j'espère qu'on parviendra très vite à les en dissuader et qu'ils écriront plutôt ce qu'ils ont à écrire. Burroughs ne réalise pas l'importance que peut avoir son œuvre sur les autres, il fait son truc, il écrit, mais il ne pense pas du tout au résultat.

Jean-François Charpin : un certain nombre de personnes appartenant au monde du Rock'n'roll semblent se réclamer de lui.

G.G. Lemaire : je lui ai fait écouter Lou Reed, il n'avait pas l'air de tellement connaître. Il n'avait pas l'air d'être tellement excité par ça... Par contre, son influence sur le rock est fondamentale, je crois qu'actuellement il n'y a pas quelque chose de conséquent qui ne soit pas passé par lui d'une manière ou d'une autre. C'est le cas de Lou Reed, de Patti Smith qui s'y réfèrent complètement, Bowie qui en a parlé à la T.V. se recommandant de Burroughs et Gysin pour son travail d'écriture. Il y a une certaine analogie à faire entre le travail de Burroughs et Gysin et celui des textes dans le rock ; c'est la manière dont les textes souvent sont composés. Il n'y a plus de principe de continuité. Je crois qu'il y a une communauté de projet dans l'articulation du discours qui est évidente ; la plupart des gens qui sont intéressés par la littérature dans le rock ont croisé Burroughs d'une manière ou d'une autre et je ne crois pas qu'on puisse en faire l'énoncé... C'est quelqu'un qui n'est en fait concerné par rien, rien ne semble l'intéresser ; le rock l'intéresse en tant que phénomène mais ça ne l'intéresse en aucune façon en tant qu'objet plastique, l'aspect purement musical du Rock il s'en fout, l'aspect peinture de la peinture, il s'en fout ; enfin, c'est mon opinion personnelle en fonction de ce que j'ai pu lire et surtout entendre de sa bouche, donc je ne parle pas en son nom, peut-être qu'il s'y passionne secrètement !

Interview réalisée
en novembre 1976
par J.F. Charpin

Chez Christian Bourgeois :
Exterminateur ! — La machine molle —
Le ticket qui explosa — Les derniers mots
de Dutch Schultz — Les garçons sauvages —
Nova Express — Colloque de Tanger (sur
Burroughs et Gysin).



Photo : Gérard Minkoff





RITON ANGEL FACE

LE DERNIER DES MUTANTS



RITON ANGEL FACE est un mutant — il n'a plus rien d'humain. Les gens sont vaches, les gens sont moches, lui seul possède la maladroite tendresse du monstre de FRANKENSTEIN et la beauté inexorable du SURFER D'ARGENT. Oui ! R.A.F. ne peut être qu'un mutant « qui est né avec des caniveaux dans les doigts » (Julian Fuzz Holster). La vie de l'homme, dit-on, est le chemin qui mène de la ville à la forêt — de la civilité à la solitude — RITON emprunte le chemin inverse, tel un fleuve qui remonterait vers sa source. Il faut le voir se cogner contre les murs de silence moite et d'indifférence haineuse pour comprendre qu'il est LA SOLITUDE.

UN.
Le stade est vide. La nuit commence à tomber. Au centre du terrain, on distingue la silhouette de RITON jonglant avec une balle et, vibrant autour de lui, le fantôme des cris du public survolté. RITON s'entraîne seul, jusqu'à la nuit tombée, pour devenir le meilleur.

Gargouillis.
63ème minute - dribble de dégagement de BOSSIS — il passe à SIX près de la ligne médiane SIX s'enfonce dans le camp BULGARE, sur l'aile gauche — deux dribbles courts, et il renverse le jeu d'une balle latérale à destination de PLATINI démarqué — celui-ci contrôle le ballon du pied droit et tire dans la foulée, des vingt mètres — la balle, frappée très sèchement, va se loger dans le coin supérieur gauche des buts de GORANOV, le malheureux gardien bulgare, légèrement avancé.

FRANCE 2. BULGARIE 0.
Les joueurs français sautent de joie. Ils tiennent leur qualification pour l'Argentine. La demi-heure de jeu qui leur reste ne sera qu'une formalité. Le public du parc des princes exulte, debout et scande le nom de PLATINI sur l'air des lampions.

« Le foot pour moi, c'était une manière de m'élever. Oh ! sans mauvais esprit, parce que je ne crois pas qu'il faille écraser les autres pour arriver à quelque chose. Bon, je voulais devenir meilleur joueur du monde. Ça, y'a pas de problème. J'étais un gagnant. On jouait souvent avec les pots, mais en plus, je m'entraînais beaucoup tout seul. J'étais même arrivé à avoir une bonne technique. J'étais un bon footballeur. A un moment donné, j'ai même été très bon, mais je suis resté dans mon petit club pour les copains, tout ça. Au foot, il fallait gagner. C'est quelque chose d'assez animal ; c'est pour ça que j'y jouais. Et puis, quoi faire quand t'es même à part aller à l'école ? Bah... jouer au foot, quoi ! Le lien du foot avec le rock est là : tu entres sur un terrain, tu sens les vibrations du corps, de la foule. Il y a quelque chose de fort qui te prend aux tripes. On a fait des matchs super. Y'avait quoi ?... deux cents personnes ? mais c'était deux cents personnes qui gueulaient — allez BOURG LA REINE et tout ça — ça te porte. C'est une manière de se transcender. Dans le rock, c'est à peu près la même chose. Quand t'es sur scène et que tu sens que ça va être quelque chose d'im-

portant, tu te sens porté et tu ne vois plus de barrières devant toi — tu existes quoi. L'autre rapport qu'il y a entre le foot et le rock, c'est que ça vient du même milieu. En banlieue, tous les mecs écoutent du rock, que ce soit n'importe lequel. La banlieue c'est le rock et c'est le foot. Moi, je connais surtout des mecs qui font du rock à Paris, parce que ça s'est présenté comme ça. Mais l'esprit de la banlieue c'est quand même autre chose. Bon, et puis en plus eh !... c'est pas par hasard si des groupes comme les STONES jouent souvent dans des stades. Tiens, un soir à la télé, j'ai vu les supporters de Liverpool, tu sais quand ils sont venus jouer à St-Etienne, et ben les mecs qui ont foutu le bordel, ils avaient des badges. J'ai pas bien vu ce qu'il y avait dessus, mais à tous les coups c'étaient les pistols, damned, tous ces mecs-là. Ceux-là, quand il n'y a pas de concert de rock, ils sont au foot et vice versa. »

DEUX.
RITON ANGEL FACE pocharde souvent plus que de raison. Soir et matin, la bière coule à flots. Attention ! ses beuveries n'ont rien de commun avec les excès juvéniles de STINKY TOYS ou de PATRICK EUDELIN. Non, il boit plus à la manière d'un BUKOVSKI ou d'un VERLAINE. Sa bière ne lui donne ni le fun ni l'oubli. Elle ne lui apporte qu'un repos éphémère de l'âme, qu'un raccour-

vous parlera de CELINE pendant des heures entières. Vous n'y couperez pas, et c'est un bien. Et si vraiment vous lui plaisez, il vous fera écouter une cassette, avec dessus une interview de CELINE

lui-même — un petit joyau.

PARIS.
Il fait nuit et RITON marche, seul, dans les rues désertes. Il titube un peu car les bulles de la bière, qui se sont plaquées contre ses parois cervicales, ont changé son centre de gravité. Tout à coup, il tombe en arrêt devant la vitrine d'un libraire. A l'intérieur sont exposées les œuvres de son auteur favori — collection de luxe. La vitrine explose avant qu'il n'ait eu le temps d'y penser. Il prend une pile considérable de bouquins qui tombent les uns après les autres et qu'il ramasse inlassablement, dans une belle inconscience. Il n'ira pas loin, car déjà les condés arrivent et l'embarquent. Il finira l'aventure à Fresno, pendant trois mois.

CELINE, c'est un mec fort. C'est un mec fort, parce qu'il aime personne. Il a compris une chose : c'est que chacun se démerde pour sa gueule. Il était vraiment conscient de ça. Les gens, il les traite de tous les noms. C'est des peaux de vaches, qu'il dit. En plus de ça, il est mateur. S'il y a une scène de ménage, il rate pas



ci émotionnel, comme un arc-en-ciel enjambant le monde.

Allemagne.
RITON rencontre MOSES, une sorte de HELL's dégligné — MOSES a une particularité étonnante : quand il a fini de boire sa bière, il croque et avale des morceaux de son verre. RITON s'y essaiera, pour aller plus loin. Toujours plus loin.

« La bière, c'est vraiment très bon. Mais qu'est-ce que ça arrive à dégligner ? Tiens, hier encore, j'étais malade. J'arrive à être mal à un point... Je me sens crever, carrément. J'en bois depuis longtemps et relativement beaucoup, faut dire. Bon, j'ai découvert la bière en Allemagne. On était parti faire un match de foot là-bas. Après le match, il y avait un banquet, alors là, ça descendait sec. On buvait ça dans des bottes en verre d'un litre et demi. Bien entendu, le jeu consistait à la boire cul-sec. Après ça, j'ai mis un bon bout de temps à m'en remettre. Et puis, en rentrant à PARIS, j'ai continué avec des copains de boulot qui avaient, eux aussi, une bonne descente. Du coup, j'ai gardé cette habitude : je bois, je bois... mais maintenant j'en arrive à me sentir mourir — crise de foie et tout le toutim. La bière c'est un bon passe-temps, mais c'est dangereux. Enfin ! ça dépend si on a envie de vivre ou de mourir ; et justement, dans ces moments où on est bien raide à boire de la bière, tu sais plus trop. Alors, tu vas toujours plus loin et ça, ça peut entraîner des excès de toutes sortes. »

TROIS.
Si un jour vous rencontrez RITON dans un troquet, inmanquablement il

l'occasion d'aller écouter ça. Bon, c'est un mec qui parle de la vie, de la petite vie ; mais en même temps, il est sécurisant parce qu'il est sordide, mais qu'il a une manière de s'esquiver du sordide, de s'en sortir. C'est un peu comme BUKOVSKI. Sauf que CELINE n'était pas alcool. En tant que toubib, il était même contre. Il dit qu'il en a vu des trompent-la-mort, qu'il en a vu des esquintés de la rate et tout ça, ça va les tuer la vinasse, ça va les tuer — tu vois. CELINE, il était vraiment fatigué. Il avait une compréhension féline de l'existence. Le mec qui veut pas se montrer, lui, mais qui mate les autres... une manière de se faulxer. Ça explique vachement les rapports bizarres qu'il avait avec BEBERT, son chat. Et puis, à la fin de sa vie, il virait tout le monde de chez lui. Une fois y'a un curé qui est venu le voir, je sais plus pourquoi. Il lui a laché ses deux chiens en lui gueulant : Oh ! toi la bête à petit Jésus, hors de chez moi ! Si l'autre s'était pas barré, il se faisait bouffer la soutane. Ouais, à la fin il ne pouvait plus voir personne. En plus, il avait la parano, parce que collabo et tout. C'est pour ça qu'il avait ses deux chiens, avec eux il se sentait plus en sécurité.

Voilà — ce ne sont que des fragments. RITON, c'est ça, mais c'est aussi plein d'autres choses. On n'enferme pas dans les mots la sensibilité. Pour entrer dans son univers, il faut : — voir « La solitude du coureur de fond » de Tony Richardson — lire « Voyage au bout de la nuit » de Céline — alors là, peut-être...

Quoi qu'il en soit, n'oubliez jamais qu'il n'est pas bon d'être un ange le jour de l'ouverture de la chasse.

Sybiline Vierzon

Photo : Nicolas Testu

Dessin : Sarah Fouchtra

METAL URBAIN :

DANS SIX MOIS,

IL SERA TROP TARD !

PANIK !!! en marchant vers le rancart fixé par les mecs de METAL URBAIN, c'est un peu ce que j'éprouvais. On m'avait dit, tu verras, pour parler avec eux, vraiment difficile, arme-toi de courage ! et puis non ! j'ai découvert effectivement un groupe un peu sur la défensive, bloqué par toutes les merdes qui ont pu être balancées sur le compte de Metal Urbain par la grande presse, mais la discussion fut très intéressante. Le groupe m'est apparu comme un des plus lucides par rapport à la situation actuelle et j'aimerais bien avoir tous les jours des interviews à réaliser de ce style-là. Durs, ils le sont, en ce qu'ils ne font pas de chichis et qu'ils viennent droit au sujet sur ce qu'ils ont à te dire – pas de ragots ou de fioritures, Metal Urbain suit depuis le départ la ligne qu'il s'est fixé.

Paris-Maquis-Metal Urbain est un « groupe punk radical » – pour communiquer avec le public, il faut lancer des signes que les gens puissent recevoir – l'agression pour provoquer des réactions – il doit se produire un choc.

Mais commençons par un peu d'histoire : la nouvelle vague est partie à Paris de deux mouve-

ments musicaux différents, l'un branché sur New York, l'autre sur Londres. Metal Urbain appartient, on l'aura deviné, à cette deuxième catégorie. Au départ quatre groupes : Asphalt Jungle, Metal Urbain, Contingent Anonyme, Man Ray. Je passerai sur tous les changements de personnel qui ont pu se produire entre ces quatre groupes – Asphalt Jungle et Metal Urbain sont les deux seuls rescapés – les groupes ont commencé à jouer de manière inexpérimentée – on montait sur scène sans savoir vraiment jouer, mais était-ce important ? L'enthousiasme était grand et puis très vite est venu le temps des désillusions. Soudés au départ avec les trois autres bands, Metal Urbain se retrouve maintenant seul à maintenir contre vents et marées cette image punk qui avait provoqué toute la naissance d'une scène. Rien d'étonnant donc que, musicalement, l'évolution d'Asphalt Jungle les fasse tiquer, il s'agit de deux optiques différentes – celle de Metal Urbain n'accepte aucune déviation – ils ne comprennent pas comment les gens peuvent retourner leur veste aussi facilement, rien que parce qu'un critique, ici ou là, a lancé la mode Clash ou Rich

Kids, ou n'importe quoi d'autre. Une journée, la mode décide que tel groupe sera adulé et le lendemain jeté au feu. Or, à Paris, d'après Metal Urbain, ce sont la plupart des bands qui adoptent cette attitude et non plus seulement les rocks-critics – groupes postiches, on va les voir un soir lancer tel message, ils rejouent une semaine plus tard, on ne les reconnaît plus.

Metal Urbain est bien placé pour parler de tous ces retournements de mode. D'abord encensé par Best, ils sont maintenant censurés, plus aucune information, juste un petit flash de temps en temps. Pourtant, Metal Urbain, justement par son radicalisme, pourrait faire du bruit. Finalement, c'est le seul groupe français qui a réussi à vraiment faire parler de lui en Angleterre (excepté Stinky Toys, mais le rapport de la presse anglaise n'est pas du tout le même). De nombreux concerts à Londres, avec des fans qui demandent « Panik », des articles élogieux dans les journaux (article dans Sounds, critique du 45 tours dans le New Musical Express, 15ème dans les charts punks). C'est quand même un phénomène important pour



nous, pauvres Français, qui souffrons du complexe anglo-saxon. Et pourtant, pour des histoires de bas-étage (querelles mondaines ?), Metal Urbain revient en France avec presque tout le boulot à faire. Sans doute, y aura-t-il, ici ou là, quelques chroniques de Paris-Maquis, mais de là à prendre le groupe au sérieux et lui consacrer un plein article, macache-bonnot ! N'ayant pas voulu jouer le jeu des mondains, Metal Urbain dérange et en paye maintenant les conséquences.

Alors Metal Urbain se promet de frapper cette fois le grand coup. Dans six mois il sera trop tard. Méthodes ? Projets ? L'agression, bien sûr, et puis aussi tourner, montrer son existence – une tournée dans le nord et puis des concerts à Paris.

Musicalement ? Le départ du copain qui s'occupait du synthétiseur a amené en septembre-octobre deux mois de réflexions. Le groupe travaille maintenant beaucoup plus sur les rythmiques. Ils affirment être au point. Tout peut s'enclencher.

Le seul truc que, personnellement, j'aurais à reprocher au groupe, ce sont les paroles du disque. Je comprends le dégoût qui les anime devant ce monde pourri, mais les paroles paraissent trop forcées, artificielles. Je pense qu'il leur faudrait traduire leur propos de manière beaucoup plus sensible. Par leur ligne de fond, leur attitude provocatrice, l'agression, on sent chez Metal Urbain toute une influence situationniste et je trouve là, sur le disque, il y a un hic. L'idée de départ, c'est celle d'un groupe-média. L'image d'un groupe qui sert de récepteur d'où viennent et partent des signes – un des membres de Metal Urbain m'a évoqué le terme « télégraphe » – à ce niveau, le rock'n'roll ne devient plus qu'un instrument comme un autre de communication – peut-être le meilleur.

leur à l'époque actuelle – par là la fois la distance et la proximité d'un groupe sur scène en face de toi, il passe toute une ligne de courant par la réaction ou la non-réaction du public qui fait qu'il s'est passé quelque chose. L'image du groupe doit donc être étudiée à fond comme un tout cohérent, une sorte de machine de guerre. Or, justement, les paroles de Paris-Maquis, excusez l'expression, me font penser à un troupeau de vaches dans le RER. D'un côté, on a vraiment une image très au point du groupe-média avec une musique qui vaut le déplacement, et puis de l'autre des textes qui détruisent toute la sensibilité désirée.

C'est vraiment dommage parce que je le répète, il n'y aurait pas ces paroles qui finissent d'ailleurs par tout recouvrir – musique et message – Metal Urbain aurait vraiment tous les atouts en main, face à la versalité de la plupart des groupes présents, ils n'auraient qu'à foncer dans le tas. Par moment, on se croirait revenu aux temps anachroniques des meetings de la Gauche Prolétarienne, en 1970. C'est quand même dingue quand on pense qu'il s'agit d'un groupe moderne Choc. J'ai employé le terme « troupeau de vaches » par contradiction justement avec l'éthique des gens de Metal Urbain. Ils n'ont rien de gardiens de troupeaux. Ce qui est important, chez eux, c'est justement cette froideur plastique qui détermine la modernité du groupe, cet esprit esthétique, travaillé au point par point. Hormis les paroles, donc, pour Metal Urbain tout est possible et je les pense suffisamment intelligents pour réfléchir sur eux-mêmes et pour gommer ce défaut de parcours. Metal Urbain est un groupe qu'il faut prendre très au sérieux et qui nous sort de l'ordinaire, il serait dommage de passer à côté.

Johnny Geule d'amour



RUBRIQUE 45 TOURS

« Planté comme un privé », ASPHALT JUNGLE
« Rien à dire », MARIE ET LES GARÇONS
« Paris-Maquis », METAL URBAIN

Bientôt les quarante-cinq tours de GUILTY RAZORS et 1984, la saison est ouverte et appelle à quelques commentaires. D'abord sur la politique des maisons de disques. Affolées par la tournure que prenaient les événements, il y a un an, alors que les groupes commençaient tout juste à jouer, prenant peur devant les petits labels en pleine expansion en Angleterre, craignant que pareil phénomène ne se produise en France, chaque maison de disques s'est dépêchée de signer son groupe « punk ». Le résultat est maintenant là, dans les box des disques. Autant il est naturel de se réjouir de voir les groupes enregistrer, autant on peut craindre sur la façon dont cela est réalisé. Il est temps de tirer la sonnette d'alarme. La politique des maisons de disques ressemble de plus en plus au vers dans la pomme. Les groupes sont en train de devenir « punk » au sens le plus péjoratif du terme. La distribution et la promotion sont peu ou mal assurées. Au bas du catalogue, les punks apparaissent comme la dixième roue du carrosse. On donne un os au chien-chien pour l'empêcher de mordre et les groupes arrivent, complètement isolés, dans de véritables empires, en queue de liste. Deux exceptions : SKYDOG RECORDS et REBEL RECORDS, mais là aussi il y aurait à discuter dans un futur article, cependant reconnaissons-leur le mérite de ne pas prendre le train en marche. Les grosses maisons de disques préfèrent, pour l'instant, signer les groupes et les tenir en laisse avec des ventes de 4-5.000 disques que de les voir tourner et se faire un public. Leur politique pourrait se résumer en une seule formule : « dansez et amusez-vous bien, après on rigolera bien, de toutes façons, on vous est indispensable et si vous êtes pas gentils-gentils, finie la comédie ». Alors ATTENTION !!! ils sont en train de vous transformer en groupes de studio et curiosités zoologiques !

Johnny geule d'amour



10, rue de Turbigo 75001 Paris - tél. 508 02 56

ARCHITECTURE 1902

Passé la porte, que dire, que faire, la concierge vous regarde de son regard furtif, derrière sa cage de verre. Pousser la deuxième porte du hall d'entrée / no man's land, salle d'attente / gare pour les étages, le froid est là. Choisir entre deux mondes : gauche / escalier de service ; droite / façade sur rue. Appuyer sur le bouton d'appel, l'ascenseur descend : bois verni / un mètre carré / deux personnes / cent cinquante kilos / EDOUX-SAMAIN CONNECTION. Lente montée le long de l'infinie spirale de l'escalier.

Premier étage : gauche : le dentiste de l'immeuble ; droite : une octogénaire à moitié schizophrène.

Deuxième étage : gauche : la fille du dentiste ; droite : unknown sol-dier.

Troisième étage : gauche : couple de fonctionnaires straight, très « comme il faut » ; droite : septuagénaires rangés, le mari bat épisodiquement la femme, il a la goutte.

Quatrième étage : gauche : couple d'enseignants, deux mioches adorables — comme ils ont grandi — droite : du domaine du sacré, intouchable : la propriétaire (mettez l'accent sur la première syllabe) de l'immeuble, curiosité touristique, l'ascenseur ne m'arrête jamais au quatrième.

Cinquième étage : gauche : MOI (et mes parents) ; droite : les voisins mystérieux, émigrés des pays de l'est (L'Espion qui venait du froid) ; appuyé sur le mauvais bouton...

Sixième étage (le dernier) : gauche : le grand rêve de tout l'immeuble, les jeunes parvenus : magasin de confection, deux voitures, deux mômes — charmants d'ailleurs — droite : la sexagénaire veuve vit avec son chien (ravissant nœud papillon dans les poils de la tête, manteau de laine rouge sur le corps et, quand le temps s'y prête, ciré noir).

Redescende par l'escalier jusqu'au cinquième étage. L'ouvre les trois serrures ; pénètre dans l'appartement ; ma chambre au bout du couloir, à droite. Vue imprenable sur la cour, très moyen-âge/modern style. Dans un coin, petit radiateur et les tuyaux de la chaufferie ; ces tuyaux ont la curieuse particularité de me permettre d'entendre les conversations des gens d'en-dessous (l'énoncé ayant été donné, devinez leur raison sociale et autres caractéristiques).

J'oubliais les deux sous-sols mal éclairés de la cave / escalier de pierre en colimaçon / portes verrouillées / cadenas rouillés / rats / blé rouge / forêt vierge de toiles d'arai-

gnées / bouteilles de vin / objets oubliés sous la poussière-temps / communication entre l'enfer et la surface ; la clé de la cave est sous le paillason. Il est toujours plus prudent d'emporter une lampe de poche avec soi, l'eau suinte des murs et il fait froid et obscur — ne vous égarez pas.

Les présentations sont maintenant faites. Suivez le guide (historien de son monde / immeuble). La visite a lieu de bas en haut. Le mode de descente est laissé à l'appréciation de chacun (trois voies possibles) ; une possibilité : le monde des toits / monde des chats. Audessus des toits de la ville, le rêve, la jungle métallique des antennes (mass-média / pont jeté entre l'anonyme et le particulier) et ses animaux non répertoriés / non classifiés, E.R.I.K.S.A.T.I.E. Laissez les toits aux rêveurs, pont suspendu sur la ville, attention, zone intemporelle.

Suivez le guide ; inutile de s'attarder sur la concierge, elle ressemble à toutes les concierges, écoute aux portes et se relève aussitôt pour astiquer la cage de l'ascen-

seur dès qu'un intrus signale sa présence.

ICI PARIS : première page / étage : racontons les petites histoires savoureuses qui font la vie de l'immeuble.

Le dentiste s'étonnait et se lamentait de devoir remplacer ses serrures tous les trois mois. Il y trouvait tout ce qu'on ne peut pas s'attendre — en toute bonne foi — à trouver dans une serrure : tickets de métro, colle et chewing-gum. Et il m'accusait, moi, d'être l'auteur de ces lâches attentats, car les tickets de métro étaient demi-tarif. La vérité le remplissait de stupéfaction : c'était la vieille dame au cerveau ramolli qui glissait subrepticement les divers objets dans ses serrures. La vieille dame au cerveau ramolli (porte droite) qui monte par l'escalier alors qu'elle a appelé l'ascenseur — pour peu que quelqu'un arrive — en proclamant qu'elle monte toujours à pied.

Deuxième étage : des gens sans Histoire, un étage sans Histoire / histoires.

Troisième étage : un jour, la dame de l'appartement droite

sonnera à votre porte, parce que sa femme, terrorisée à l'idée de voir rentrer le mari accariâtre, refuse de lui ouvrir. A part ça, Monsieur Auguste est un homme plutôt affable et charmant.

Quatrième étage : ah, la propriétaire. Elle décida un beau jour d'augmenter les loyers. Alors tout l'immeuble, emporté par le vent de la révolte, découvrant la conscience de classe, s'organisa en grand secret (c'était d'ailleurs la concierge qui organisait la liaison inter-locataires, cf. Polanski) pour barrer la route aux augmentations. Tout l'immeuble se réunissait épisodiquement chez les jeunes parvenus du sixième en montant le plus discrètement possible afin de ne pas alarmer la propriétaire. Le lendemain, on disait : les hôtes n'avaient pas servi l'apéritif. Le dentiste, homme de grand esprit, changeait subitement de conversation à l'apparition de la propriétaire : « Comment vont vos enfants, chère madame ? ». Madame, en l'occurrence, c'était ma mère, celle qui m'a mis au monde.

La propriétaire n'obtint jamais son augmentation et tout l'immeu-

ble souffla et triompha en silence.

Dans l'appartement gauche, le mari semble curieusement transporté par le contact du téléphone ; il se met à parler très fort, avec une voix suraiguë et un rire hystérique que je peux entendre de ma chambre.

Cinquième étage : j'ai choisi de ne pas raconter ma vie ; passons donc à l'appartement de droite. Les voisins. Ils signent les cartes postales qu'ils nous envoient tous les ans à la même époque, du même endroit — ÉVIAN : « vos voisins ». Mari cardiaque, femme asthmatique. Mais que font-ils donc entre 16 h 30 et 17 h 15 ? Depuis sept ans, j'essaie de percer le mystère de leurs étranges allées et venues en ascenseur (une dizaine en trois quarts d'heure). Ils montent, descendent, remontent, redescendent, montent et descendent encore en claquant si fort la porte de l'ascenseur que le vieil immeuble en tremble sur ses bases. Le mystère, loin d'être éclairci, reste épais et obscur (drame de la clandestinité).

Si vous le voulez bien, terminons la visite par le sixième et dernier étage. La dame de l'appartement de droite oublie de temps en temps son ignoble petit chien dans les escaliers, oublie de fermer la porte de l'ascenseur, entretient de curieuses relations avec la pédicure du bas de l'immeuble.

Quant à l'autre appartement et les drames qui s'y jouent, les voies du Seigneur sont impénétrables. La bonne (cas unique dans l'immeuble) ne dit jamais un mot.

Voilà, la visite est terminée. Trois voies possibles, donc, pour la descente : l'escalier, l'ascenseur, et en dernier recours : les toits (vous n'irez pas bien loin ; monde réservé aux félins / yeux verts dans nuit noire).

De toute façon, oubliez le guide, oubliez l'immeuble ; comment faire autrement, il ressemble à tant d'autres...

LUCKY STRIKE



La favorite de Fabien

- Ingédients pour 4 sandwiches
- 250 g de « vache qui rit »
 - 8 tranches de pain de mie
 - 100 g en boîte de filets d'anchois
 - 1 à 2 cuillères à soupe de câpres
 - 1/2 tasse à café de persil haché
 - le jus de 1/2 citron
 - 2 à 3 œufs
 - Beurre ou margarine.

Étaler le fromage sur le pain, poivrer, mettez-les 2 à 2, fromage contre fromage naturellement. Battez les œufs et tremper le pain dedans, et faites-le frire dans une poêle sur les 2 faces, jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées, en même temps hachez les filets d'anchois et les câpres, ajoutez le jus de citron et le persil. Étapez le mélange sur les tranches de pain. Servez les sandwiches très chauds.



Recettes : Kerstin Olsön

Dessin : Elli Medeiros

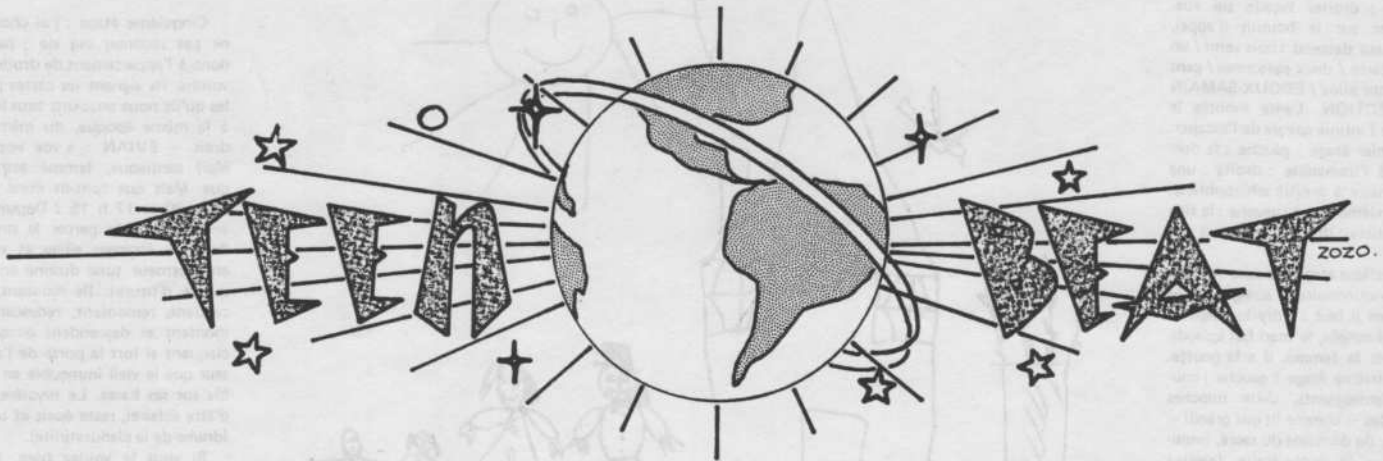
LA FAVORITE DE CHARLOTTE

Ingédients

- Tranches de pain de mie
- 3 œufs
- 1 cuillère à soupe de beurre
- 3 cuillères de farine
- 2 tasses à café de crème fraîche
- Une petite boîte de champignons
- Sel, poivre

Faites cuire les œufs 10 minutes, enlever les coquilles, couper les œufs dans le sens de la longueur, séparer le blanc du jaune. Hacher très fin les blancs et les champignons et mélanger-les.

Dans une casserole, faites frire le beurre avec la farine et ajouter peu à peu le jus de champignon avec la crème fraîche. Laisser cuire la sauce quelques minutes en tournant doucement, ajouter le sel et le poivre, les champignons mélangés aux blancs d'œufs. Faites toaster vos tranches de pain de mie, garnissez-les du mélange en ajoutant en dernier les jaunes d'œufs pour faire joli !



La génération actuelle a oublié qu'avant les Beatles, il y avait une autre musique qui fut, en fait, la première musique pour « les jeunes ». Sans le rock'n'roll, sans doute serait-on en train de fredonner des « guimauves imprévisibles », interprétées par d'éternels adolescents de 55 ans du type André Dassary, Jean Sablon, Bing Crosby et consorts.

Le rock'n'roll est né d'un mariage hybride entre le country (typique des blancs du sud des USA) et le rhythm'n'blues des noirs. Le résultat fut le rythme, l'énergie, le mouvement. Les teenagers de l'époque n'ont pas besoin, tel un Proust, de tremper une madeleine dans une quelconque boisson chaude, il leur suffit d'être dans une salle obscure, d'entendre soudain : « 1 O'clock, 2 O'clock, 3 O'clock rock... » et de voir

défiler le générique de Graine de Violence (Blackboard Jungle) sur un écran. Bien sûr, le morceau a un peu vieilli, mais il reste la vieille pulsion, toujours la même : The rock'n'roll beat. Évidemment Bill Haley n'est plus le même et il teint peut-être son acroche-cœur pour essayer de paraître le même depuis 1955, mais à ce moment-là, il était un des phares d'une culture toute neuve s'appuyant complètement sur les médias et à laquelle nous sommes maintenant tout à fait habitués, mais qui était la nouveauté pendant les années 50. 1955 année symbolique où les jeunes, à travers le rock'n'roll puis le cinéma, consacré à la révolte et à la musique, se voient reconnus en tant qu'entité différente du monde des adultes. Ils existent pour la première fois. Ils existent tellement qu'on prend conscience de l'énorme po-

tentiel commercial qu'ils représentent (bienvenu comme une main céleste). On va désormais flatter, orienter, favoriser leurs goûts, faire des études de marché sur les achats qu'ils pourront effectuer. Le rock'n'roll, par son succès (aux USA), donne un sang nouveau à l'industrie du disque. La jeunesse atteint plus tôt la maturité ; elle devient indépendante. Le jeune a de l'argent plus tôt et le dépense dès qu'il le gagne. Le teenager est né (il a de 10 à 20 ans). En ces années de prospérité post-belligérante, le marchand se frotte les mains. Pendant la guerre froide, la fin du Maccarthysme, les chars russes à Budapest, la guerre d'Algérie, le teenager bourgeois occidental « snappe » des doigts au rythme de « Blue Jean Bop » de Gene Vincent. (En France, on mit des années avant de se réveiller et constater l'existence du

rock'n'roll. Paradoxalement, ce n'est qu'à l'époque du twist, vers 62-63, qu'on le découvrit. Il n'est pas représentatif de la jeunesse française des années 50. Les Français ne sont vraiment pas des lumières, malgré ce qu'on nous rassure dans l'Équipe ou les journaux télévisés !)

Cette musique qui signifie encore quelque chose pour beaucoup de monde, de nos jours, eut un tel impact grâce à l'énergie fébrile, la frime scénique, la relation vivante entre le public et les chanteurs, qu'elle entraîna. Chaque chanteur avait son style et ses particularités. (Aujourd'hui tous les groupes sont interchangeables, même style, même allure...). On pouvait voir Elvis Presley avec son costume de 10 kg en lamé or. Gene Vincent avec ses vêtements de cuir, son médaillon, Chuck Berry et sa duck walk, Jerry Lee Lewis

avec ses acrobaties pianistiques, etc. Le vent du changement poétique n'avait pas encore soufflé du côté de Bob Dylan et des Beatles. Il n'y avait pas encore de poètes introvertis analysant leurs états d'âme revus et corrigés par le petit déjeuner au LSD. Les chansons parlaient de voitures, de travail, d'argent de poche, de filles. Pas encore de crise politique, seulement une crise de génération. Il y avait seulement une musique au rythme irrésistible : THE TEEN BEAT.

TOMMY SANDS



TOMMY SANDS

Tommy Sands est né le 27 août 1937 à Chicago où son père jouait du piano avec Ted Lewis et sa mère chanteuse dans l'orchestre d'Art Kassel. Il n'est pas étonnant qu'avec un tel environnement musical, notre petit Tommy commença à chanter à 9 ans, se produisant deux fois à la radio locale. Vers 12 ans, âge où certains commencent juste à s'éveiller à la vie et à découvrir les merveilles cachées du monde, le jeune Tommy travaillait comme disc-jockey après l'école, à Houston (Texas) où ses parents avaient déménagé. En juin 56, Tommy alla tenter sa chance à Hollywood, cité des illusions. Heureusement, grâce à ses multiples ta-

lents, il fut vite engagé dans un spectacle, le Clifflie Stone Hometown Jam-boree. Neuf mois après, il en était devenu la vedette. Aussitôt la chance vint à lui en la personne d'un directeur artistique de la firme Capitol et son premier enregistrement ne tarda pas. Le succès non plus et « Teenage Crush » se vendit à un million d'exemplaires en seulement 6 semaines. Avant cette rapide réussite musicale, Tommy avait été complimenté pour un film TV « The Singin' Idol » par la 20th Century Fox qui lui signa un contrat pour l'engagement dans la version cinématographique de ce film « Sing, Boy, Sing » (sorti en 58). Il y jouait le rôle d'un pauvre chanteur qui « craque » sous la pression tyrannique de son impresario. Auparavant, il

interpréta la chanson du documentaire de Robert Altman sur James Dean « The James Dean Story » (1957) : « Let me be loved ». Son 2ème morceau pour

Capitol (Loving you) lui permit de continuer sa carrière sans en vendre cependant beaucoup d'exemplaires. On le vit de nouveau au cinéma en 1959 avec Pat Boone (L'Elvis aseptisé) et Gary Crosby (le propre fils de Bing) dans « Mardi Gras », autre production « immortelle » de la Fox. En 61, il était blond dans le film « Love in a Goldfish Bowl » avec Fabian. Il continue à sortir des disques à cette époque sans jamais décrocher le moindre hit. On peut s'en étonner car il y avait plus que Fa-



bian, Frankie Avalon et autres pat Boone, la voix d'un chanteur de rock. Il a enregistré quelques grands rocks qui sont restés sous-estimés. Il quitta finalement Capitol et signa chez Reprise label de Frank Sinatra qui fut décidément un père pour lui (ou plutôt un beau-père) car il en épousa la fille, Nancy, qui, chanteuse elle-même, eut quelques chansons au hit parade dont « These boots are made for Walkin' ». Après quelques disques sans succès chez Reprise et un film en 62, « The longest day » (le jour le plus long) de la 20th century Fox où jouaient entre autres : John Wayne, Robert Mitchum, etc., il sombra dans un semi-anonymat et continua à chanter de nos jours dans les palaces après s'être recyclé dans le

style « crooner-de-charme » à Las Vegas ».

P.E. Vincent

Films

1958 : Sing, boy, sing (réalisateur : Henry Ephron), 20th Century Fox
1959 : Mardi Gras (Edmund Goulding) avec Pat Boone, Gary Crosby, Christiane Carrère, 20th Century Fox
1961 : Love in a goldfish bowl avec Toby Michaels, Fabian
1962 : The longest day (le jour le plus long) avec John Wayne, Robert Mitchum, Henry Fonda, Rod Steiger, Robert Ryan, Paul Anka, Sal Mineo, Robert Wagner, Fabian... (de Andrew Marton, Ken Annakin, Bernhard Vikki), 20th Century Fox

WANDA JACKSON



Une grande jeune femme au sourire d'une éclatante blancheur. Un visage long, de grands yeux clairs, une coiffure rousse ondulée typique des années 50, un physique d'héroïne de western (on peut se demander pour quelle raison le cinéma, si avide de nouvelles figures et recrutant si souvent dans l'industrie musicale et permettant, surtout dans les années 50, une nouvelle carrière à des « has been » discographiques (Frankie Avalon par exemple, qu'on vit dans une série de films sur dans les années 60), ne fit pas appel à ses charmes). Des vêtements d'inspiration country confectionnés par sa mère : des franges de perles, du strass et autres babioles ornementales (suivant ainsi le goût des showmen du contry qui adorent surcharger leur tenue de scène d'un nombre incroyable de broderies et autres notes de musique en boutons de nacre ou bottes mexicaines multicolores...). Bref, une silhouette qu'on retient et qui reste imprimée dans la mémoire.

Wanda Jackson peut être considérée comme l'équivalent féminin de Gene Vincent ou d'Eddie Cochran. Son agressivité, son aptitude exceptionnelle à reprendre les grands titres du rock'n'roll (« Long tall Sally », « Whole lotta shakin' goin' on »), son physique avantageux font qu'elle reste associée d'une manière irréductible à la grande époque des pionniers du rock'n'roll.

En ce temps-là, il y avait le rock'n'roll et la jeunesse indomptée grandissait au son du transistor... Mon premier souvenir musical est un morceau de rock'n'roll chanté par Wanda Jackson, une voix féminine violente mais presque enfantine et un peu nasillard, typique de l'Oklahoma, bien qu'elle ait été plus ou moins élevée en Californie (elle est toujours restée fidèle au style country en s'étant quelque peu inspirée de Molly O'Day et Kitty Wells), sur le rythme binaire bien connu soutenu par une basse (contrebasse) qui « slappe » (c'est-à-dire qui émet un claquement caractéristique produit par un traitement peu orthodoxe, mais d'autant plus efficace !), une guitare solo qui agresse l'auditeur avec véhémence, des refrains simples basés sur des onomatopées, on utilise la voix comme un instrument, les paroles ne comptent

pas. Je n'ai découvert Eddie Cochran et Gene Vincent que plusieurs années plus tard mais la voix de Wanda, sans que je puisse lui associer un nom précis, était toujours présente à mon esprit. Wanda Jackson, une des si rares chanteuses de rock (bien qu'elle soit méconnue, une autre chanteuse, qui, elle, est vraiment inconnue des amateurs, peut être considérée comme une aussi fabuleuse interprète de rock'n'roll. Son nom est à retenir : Janis Martin ; son style est cependant décidément plus rockabilly), a le double mérite, en dehors de son talent, de son allure de star saine, issue de la campagne, ne buvant que du lait, et absente de toute équivoque, de toute provocation (on lui prête cependant de nombreuses aventures amoureuses en dehors de ses deux mariages, notamment avec rien moins qu'Elvis Presley, Ricky Nelson, Carl Perkins. On peut dire qu'elle se sera attaquée au hit parade de deux manières !), d'avoir su s'imposer comme la chanteuse numéro 1 de rock dans le monde et de s'être hissée au même rang que les grands « rockers ». On pourrait penser qu'elle appartient à une époque révolue, qu'on doit la laisser aux oubliettes et aux amateurs de vieilleries, mais sa musique n'a pas pris une ride et surtout il est temps de rendre justice à celle qu'on a un peu tendance à oublier sauf dans des pays comme la Japon où Wanda est toujours quelque chose d'important et où « Fujiyama mama » est un tube de la musique country et du rock depuis 1957 ; ou l'Allemagne, où son morceau « Santo Domingo » fut un hit national en 1965 et se trouve dans les juke boxes country de Munich ou de Düsseldorf. Elle enregistra d'ailleurs dans ces deux langues : en allemand avec des titres comme : « Ich schau' hinunter in's Tal », « Der mond ist der Freund der Verliebten », « Wer an das Meer sein Herz verliert », etc., ou en japonais (Oh Blackie Joel, etc.) qui démontre, de la part d'une personne qui habite l'Oklahoma depuis son enfance, une facilité d'adaptation qu'on ne saurait attribuer à rien d'autre qu'une attirance strictement patriotique. Par contre, elle se produisit en France à Paris en 1965 devant un maigre public qui démontrait bien la désaffection un peu trop générale vis-à-vis de

cette grande chanteuse. Elle devait beaucoup à sa famille qui, dès le début, la reconnaît en elle une très bonne musicienne et une grande vocaliste. Elle déclara d'ailleurs à ce sujet, en juin 74, au journal Rockville International : « Mes parents ont fait tout ce qui était humainement possible pour moi. Mon père, Tom Jackson aurait sans doute pu être une grande vedette country. Cependant il n'en eût jamais l'opportunité. Il y eut la Dépression, puis je naquis. Il n'arriva pas à percer, mais il fit tant pour moi. Et ma mère qui faisait mes costumes, m'encourageait. Cela m'a beaucoup aidé ».

Wanda Lavonne Jackson est née le 20 octobre 1937 à Maud, Oklahoma, près d'Oklahoma city. Ses parents, des natifs de l'Oklahoma, émigrèrent en Californie en 1941 avec des milliers de voisins, chassés par la Dépression et la sécheresse. Ils s'installèrent d'abord à Los Angeles, puis trois mois après, plus au nord à Bakersfield (la famille d'un autre chanteur country Merle Haggard, suivit à peu près le même itinéraire). Bien que Tom Jackson gagna sa vie comme coiffeur, c'était un musicien (il fut pianiste dans de petits groupes country) et après le travail, il apprenait patiemment la guitare à Wanda (on lui offrit sa première guitare à 6 ans). A l'âge de 9 ans, elle jouait de la guitare, du piano et savait lire la musique. C'est à la même époque qu'elle commença à chanter dans les chorales paroissiales et qu'elle devint une parfaite chrétienne. Sa famille ayant quelque peu réussi en Californie, fut atteinte par le mal du pays et décida de revenir dans les plaines de l'Oklahoma, plus précisément à Oklahoma City.

Le lycée qu'elle fréquentait, la Capitol High School (au nom prédestiné : elle devait signer plus tard pour la compagnie Capitol) se trouvait à deux blocks de la station KLPR qui organisait des crochets radiophoniques hebdomadaires. Un beau jour de 1950, à la suite d'un pari, elle s'y présenta et, bien entendu, gagna la première place. Aussitôt, la radio KLPR lui offrit un programme quotidien de 15 mn, puis de 30, et elle devint la chanteuse du Merle Linsey Band. Elle fut remarquée par Hank Thompson (qui ne fit pas que la remar-

quer car il l'épousa un peu plus tard), une des vedettes du Western Swing (une sorte de country) et lui-même un garçon de l'Oklahoma. A l'âge de 14 ans, Wanda devint donc une chanteuse de country et chantait dans l'orchestre de Hank Thompson. Enregistrant pour la célèbre firme Capitol, Hank la présenta à son directeur artistique qui refusa, arguant qu'il ne pouvait faire signer de contrat à une mineure. Les dirigeants de chez Decca ne firent pas la fine bouche pour un obstacle qui, somme toute, pouvait être contourné et ils l'engagèrent. Elle enregistra 7 singles et 1 album (« Lovin' contry style ») en 1953, accompagnée des Brazos Valley Boys de Hank Thompson. « You can't have my love » fut un grand succès en 1954, toujours dans un style country. Wanda ayant fini ses études, elle tourna en compagnie de Johnny Cash, Floyd Cramer, Jean Sheppard et Elvis Presley qui s'intéressait de près à la belle Wanda. En 1956, elle entra chez Capitol et continua à enregistrer du country. Devant le succès obtenu par un autre artiste Capitol, Gene Vincent qui avait enregistré la même année son premier album, le producteur Ken Nelson sut la faire sortir de la tradition purement country et découvrit en elle une grande chanteuse de rock. Influencée par ce qu'elle avait vu d'Elvis, elle ne se fit pas prier pour se reconverter et elle enregistra « Honey Bop » et « Hot Dog ». En 1957, elle enregistra « Fujiyama mama ». Sur sa lancée de cet ancien titre d'Annisteen Allen, elle alla faire une tournée de 7 semaines dans l'Empire du Soleil Levant. Lors de son retour aux States, apogée de sa gloire, elle enregistra quelques rocks (« let's have a party », « long tall Sally » — 61 — « what am I living for » — 62 — « candy man », « whole lotta » — 63 —). Elle fut accompagnée notamment par les Blue Caps de Gene Vincent (sur son 2ème album « Rockin' with Wanda »), Merle Moore au piano et Roy Clark à la guitare. Et sur scène ses accompagnateurs se nommaient les Party Timers. Wanda était une des premières (sinon la seule) chanteuses de rock'n'roll et de country à « marcher » à Las Vegas en faisant salle comble pendant des semaines au Golden

Nugget, au Silver Nugget et au Show Boat. En 61, elle eut son gros succès avec « right or wrong » et dès lors, de plus en plus fréquemment, elle se tourna vers ses premières amours, le country. Mais ses apparitions sur scène en ce début des années 60 ne pouvait se concevoir sans quelques classiques. Parallèlement à son retour au country, elle épousa Wendell Goodman en 61. Depuis 71, Wanda et son mari ont choisi la voie de Dieu. Ils sont des membres actifs de l'église baptiste. Wanda continue à chanter du country, mais elle passe la majeure partie de son temps à proclamer la parole divine dans les églises et enregistre des albums gospels, elle qui chanta des rocks agressifs aux paroles légères comme « Whole lotta shakin' going on »... Par ailleurs, Wanda n'a jamais cédé à l'attrait irrésistible que Nashville exerce sur les musiciens country et vit toujours à Oklahoma city avec son mari Wendell Goodman.

Si demain, en écoutant pour la première fois Wanda Jackson, car vous devez bien sûr avoir un de ces disques, vous ne pouvez pas vous empêcher de penser qu'une telle voix, servie par une musique qui est sans équivoque du rock'n'roll et dont l'actualité est incomparable malgré presque vingt ans d'écart, est encore une chose capable de vous étonner, alors vous pourrez vous vanter d'être un fan de Wanda Jackson.

Nous remercions Bernard Boyat, rédacteur en chef à Big Beat, F.A.R.C., pour ses éléments d'information et Zozo De Filippi pour sa collaboration assidue et ses talents artistiques.

P.E. Vincent « Urbi et Orbi »

Photos : CAPITO

SUBWAY SECT: au clair de la mort

Le 21 septembre 1976, Subway Sect fit son premier concert. Cela fait donc près d'un an et demi qu'ils existent. Comment se fait-il qu'une musique aussi fragile, aussi dému-

C'est que fragiles, oui, ils le sont, mais en même temps ils sont au-delà de la fragilité, aussi paradoxal que cela puisse paraître. Fragiles parce que d'une sensualité tremblante, voire éplorée, et que la texture de leurs compositions est d'un épiderme précaire. Mais au-delà de la fragilité parce qu'au-delà d'une cohérence qui leur est naturellement acquise, ils demeurent inébranlables, imperméables aux contingences affectives ou économiques qui si elles avaient quelque efficacité auraient déjà réduit le groupe à néant. Faut-il qu'ils soient puissamment soudés pour résister comme ils le font aux conditions ingrates de leur existence professionnelle. Faut-il que le dénominateur commun du groupe soit assez fort pour qu'ils persistent envers et contre tout, suivant très exactement la ligne qu'ils s'étaient tracée au départ. Rien n'est plus facile que de tracer une ligne mais rien n'est moins aisé que de la suivre jusqu'au bout. Rien qui n'ait altéré la marque originale du groupe, cela tient du prodige, n'en doutons pas. L'« esprit » de Subway Sect est peut-être un ange unique qui, par l'effet récurrent de sa visitation, les maintient d'auto-rité dans leur tracé initial. ANNIE se propose de dissiper l'ombre injustement portée sur ce groupe. Leur set au Palais des Glaces, en première partie de Clash, en déroula plus d'un. On serait tenté d'évoquer le théâtre à leur propos. Mais ce théâtre-là émet un souffle glacé qui tient plus du fantôme que d'un accessoiriste aux richesses insoupçonnées. Il n'est que d'entendre leur musique pour s'en convaincre. Une sonorité que je qualifie-rais volontiers d'abyssale tant elle semble provenir de quelque grotte obscure, insondable, qui projette comme un halo de pérennité par-

nie que la leur ait pu exister durant toute cette période sans qu'ils aient enregistré le moindre petit 45 tours ? Ils viennent juste d'en commettre un.

delà la fragilité que nos sens enregistrent. Ou bien peut-être avons-nous là l'écho de nos errances métropolitaines. Après tout, le nom du groupe n'est ni un caprice ni un hasard. A cause de cela même, on ne peut les écouter sans frissonner. Et ce frisson augmente à la vue du chanteur Victor Goddard. Les inflexions larmoyantes de sa voix, son ton de prédicateur en font acte : il a le sens du drame. Tout de noir vêtu, un livre dans les mains, qu'il fait semblant de lire, Goddard ressemble à un pasteur fou ou démoniaque, résolument pervers dans tous les cas qui se présentent à lui. Et si vous avez lu « Givre et sang » de John Cowper Powys, l'effrayant profil du pasteur Hastings ne manquera pas de se rappeler à votre bon souvenir. Mais l'avez-vous lu ? Si ce n'est pas le cas, peut-être vous souvenez-vous de cet autre pasteur que jouait Robert Mitchum dans « La nuit du chasseur ». N'est-ce pas là pour Subway Sect une manière de récupérer son propre patrimoine religieux ? Mais pourquoi, se dirait-on ? Sachez-le dès l'abord : cette récupération est atroce et superbe dans le même temps. Une Angleterre rigoriste et victorienne réapparaît brusquement, éclairant d'un jour pour le moins sévère la trame évidemment urbaine de leur musique. La vieille Albion ultra-puritaine aurait-elle quelque lien inavouable avec l'électricité des villes ? On ne saurait y croire. D'où vient pourtant que cette récupération soit à la fois superbe et atroce ? Précisément, du fait que Victor Goddard, loin d'être la résurgence nostalgique d'un pasteur, en est le fantôme égaré, comme un personnage erratique qui se serait trompé de siècle. Moderne, pourtant. D'une modernité à toute épreuve qui devrait même nous être familière puisque la secte du

métro, c'est nous qui en sommes les membres, que nous le voulions ou non. Alors ? Alors, peut-être que oui, il y a plus d'un point commun entre l'univers carcéral des villes et le puritanisme sournois de ces officiants aux gestes menaçants qui firent de l'Angleterre une prison mentale. N'y voyez cependant aucun indice d'une démarche intellectuelle consciente ou d'un « message ». Cette jonction s'opère intuitivement et l'auteur de cet article n'a d'autre but que d'y équivaloir avec les mots et les images qui lui viennent à l'esprit. Qu'est-ce que cela donne, vous demandez-vous ? Qu'est-ce que cela donne ? Imaginez un peu... L'austérité protestante d'une société anglicane en transit dans les longs couloirs putrescents des passages souterrains et autres métros. Imaginez un peu... On ne peut s'empêcher de penser à une oraison funèbre, aussi bien à les voir qu'à les écouter. Mais qui pleure-t-on ici ? Que peut-il bien pleurer, Vic Goddard, si ce n'est notre propre mort, à nous qui sommes le public ? Notre propre mort et déjà nos faces mouillées d'ombres sont d'une lueur plus pâle que le blanc... A whiter shade of pale, souvenez-vous. Précisément, Procol Harum est le seul groupe qui ait quelque affinité — dans l'esprit — avec Subway Sect. Encore cette affinité ne vaut-elle que pour les premiers albums de Procol, comme « Shine on brightly » par exemple. Procol Harum, groupe hanté, excessivement anglais comme Subway Sect, et qui eut son heure de malédiction, lui aussi, avant de devenir célèbre et médiocre (relation de cause à effet ? on va me taxer d'élitisme). Mais là où Procol cultivait un classicisme solitaire, Subway Sect ne se propose rien d'autre que d'être le miroir anamorphosé — puis-que médiatisé par le fantôme du passé — des temps qui sont les nôtres.

Luc Lagarde



RADIO-LIBRES

La guerre des ondes a commencé il y a maintenant un an lors du lancement de Radio-verte — brouillage des flics, la réponse policière ne s'est pas fait attendre — il faut croire que la demande était plus forte. Les radios libres n'ont cessé en effet de se développer, ouvrant ainsi un champ infini d'expression aux nouvelles formes culturelles dont la « nouvelle vague » est partie prenante. RADIO-93 nous a proposé de participer à ses émissions. Notre projet est de réaliser chaque fois que possible une bande d'enregistrement sur un groupe français, Stinky Toys, Metal Urbain, Dead End, Marie et les Garçons, Lou's, Guilty Razors, Asphalt Jungle, Electric Callas... personne ne sera oublié. Nous l'avons déjà dit et nous le répéterons chaque fois qu'il

le faudra, nous refusons de nous situer dans les querelles de clans. Pour nous, la guerre des ondes ouvre un potentiel infini : circulation des idées, communication, image, son, il n'y a pas à cracher dans la soupe, il s'agit là d'une brèche : jusqu'à présent la « nouvelle vague » est restée enfermée dans un ghetto doré, il ne tien qu'à nous qu'une nouvelle période s'ouvre. Afin que ceci devienne possible, nous demandons à tous les groupes intéressés de nous envoyer simplement des bandes magnétiques couvrant une durée de 1/4 d'heure. Vous voyez vous-mêmes quelle émission vous voudriez réaliser avec une sélection de vos meilleurs morceaux. Pour tous les envois, voir adresses-contacts, plus loin dans le journal.

Subway sect, samedi 4 février, au Gibus. Cela va faire près d'un an que je ne les ai pas vus et Johnny Gueule d'amour qui a assisté à leur set la veille (ils auront en effet tenu une semaine au Gibus) me confie qu'on y a pu voir un Vic Goddard complètement dégingué, la main sur la tempe comme un pistolet dont la gâchette serait prêt à partir. Je n'y ai pas eu droit non plus qu'à l'image du pasteur qui m'avait frappé l'année d'avant. Peut-être avais-je trop focalisé sur cette image et l'article ci-dessus qui en réfile s'y attarde trop (à ma décharge je pourrais dire qu'écrire/trouver le mot juste n'est pas une mince affaire). Encore ne fallait-il pas la prendre pour elle-même, cette image, mais plutôt comme un avant-signes par le truchement duquel l'innommable se trouve nommé : la mort. Là où j'avais vu une confrontation d'atmosphères entre un passé puritain et notre présent insomniaque, je ne vois désormais plus qu'un « clair de mort » (comme on dit clair de lune). L'image du pasteur n'était utilisée que dans la mesure où un pasteur est essentiellement un contempteur de la vie et que le puritanisme anglais, poussé à l'extrême, ne peut déboucher que sur la mort. Émotion terrible qu'il faudra bien se résoudre à écrire en toutes lettres : SUBWAY SECT = LA MORT. Mais la mort, comme en halo. Par-delà la voix implorante de Goddard, les connivences de l'électricité forment un halo de mort. La voix de Goddard oppose sa précarité à ce mur électrique qui se tient compact et monolithique derrière elle. Car Subway sect demeure toujours porteur de ce paradoxe extrême : d'une fragilité sans appel, mais aussi d'une violence sans retour, ils sont implacables comme la mort mais vulnérables tout aussi bien. C'est là que je les aime : Goddard invoque la mort mais la mort est toujours différée. Un avoisinage étroit qui n'aboutit jamais à la fusion.

Au concert du Gibus, samedi, nous fûmes deux à applaudir : Lucky Strike et moi. Public de tarés, masse stupide et médiocre qui a aimé Lou Reed lorsqu'il a bien fallu l'aimer ; rats, ratés, ratés ! Subway Sect ne peut s'adresser qu'à un noyau infime. La masse est trop moutonnaire. Et ce n'est pas demain la veille qu'elle aimera Subway Sect ; depuis qu'ils existent, ils n'ont fait aucune concession. C'est Hervé Zenouda qui me disait à leur sujet : « ce que j'aime chez Subway Sect, c'est leur pureté ». Pura, oui, ils le sont. Pura et forts, ils ne suivent que leur propre voie, sans jamais se compromettre. Mais il faut bien se rendre à l'évidence : le génie se paie toujours au prix de la malédiction. Et les gens de Subway Sect ne doivent leur courage qu'à l'unique beauté de ce qu'ils font.

Luc Lagarde



RAMONES COUILLONS



Couillons, les Ramones le sont résolument. Pour eux, c'est comme une sorte de vocation. Ils manient le quinzième degré à la perfection et ne font pas de fioriture quant à leur musique. ONE-TWO-THREE-FOUR et c'est parti pour deux minutes d'un rock parkinsonnien sur des textes édifiants. Leur look très straight - T. shirts, blousons de cuir, jeans déchirés, cheveux longs - leur permet de chanter tous les thèmes chers aux teen-agers. Ils sont tout à tour : killers, détraqués, pitoyables, amoureux transis ou cyniques, défoncés à tout ce qui se vend légalement en papeterie, pharmacie, droguerie, et toutes ces sortes de choses.

NOW I WANN SNIFF SOME GLUE

Now I wanna sniff some glue
Now I wanna have somethin' to do
All the kids wanna sniff some glue
All the kids want somethin' to do

Leur dernier trip, c'est de reprendre à leur compte l'imagerie du groupe le plus naïf que la terre ait porté ; j'ai nommé les BEACH BOYS, groupe légendaire composé de cinq mongoliens aux carrures d'athlètes, qui chantaient les joies du sport et d'une vie saine et équilibrée. Il suffit d'imaginer l'univers qui sépare les maîtres-nageurs blondasses et nos quatre new-yorkais bla fards pour se tordre.

Quel savant dosage de références du passé pour un groupe aussi moderne ! En effet, comme de nombreuses formations des sixties, ils se sont donnés pour patronyme le nom de leur groupe, ce qui leur donne l'aspect de quatre frères tarés, résultat inavouable de plusieurs générations de mariages consanguins. Mais ce n'est pas tout. Sur la pochette de leur dernier album (« Rocket to Russia »), ils se font les chantres d'un anti-soviétisme béat et désuet qui n'est pas sans rappeler « l'âge d'or » de la chasse aux sorcières. Le dessin de Holstrom (fondateur de Punk Magazine), au recto de cette pochette n'évoque-t-il pas la scène finale du Docteur Folamour de Stanley Kubrick ?

Le génie des Ramones, c'est de reprendre les images de l'américan way of life et de les pousser à leur paroxysme. Elles en deviennent monstrueuses ou grotesques, c'est selon. C'est J.F. Charpin (grand déchiré devant l'éternel) qui disait que si dans cent ans on voulait savoir ce qu'étaient les seventies, il suffirait d'écouter les galettes des Ramones pour avoir une idée exacte du monde dans lequel on vit. Et il n'a pas tort le bougre.

I DON'T WANNA WALK AROUND WITH YOU

I don't wanna walk around with you
I don't wanna walk around with you
I don't wanna walk around with you
So why you wanna walk around with me ?
I don't wanna walk aound with you.

Johnny, Tommy, Joey, Dee-Dee ont décidé de former leur propre band parce qu'ils n'en pouvaient plus de s'endormir pendant les concerts. Ils en avaient marre de voir des « musiciens » étaler leur technique dans des soli d'un quart d'heure, chiants comme la pluie. Ils ont été les premiers à jouer au CBGB (avec pour tout public deux pochards en goguette, cf. Petit Larousse), endroit des plus mal famés, dans un NYC paralysé par la peur. Et c'est bien grâce à eux si la scène new-yorkaise a pu éclore si vite (Patti Smith aussi).

A ce sujet, beaucoup s'acharnent à séparer Ramones des autres groupes de la scène (Television, Talking Heads...) et pourtant, de part et d'autre, on retrouve le même professionnalisme, la même minutie millimétrique dans la définition de l'image du groupe. Il n'y a pas deux scènes à NYC. Il n'y a pas d'un côté les poètes, les intellectuels, et de l'autre les brutes sanguinaires. Ce ne sont que des manières différentes de parler des mêmes maïaises.

Pour finir, je voudrais féliciter Monsieur P. Maneuvre pour son incompréhension totale du phénomène Ramones. En effet, la sortie du premier album de ces derniers, il avait lancé une étrange mise en garde, à notre belle jeunesse, contre ces dangereux pro-nazis que seraient nos quatre couillons d'outre-atlantique. Sans commentaire.

Sybilline Vierzon

LOUDMOUTH

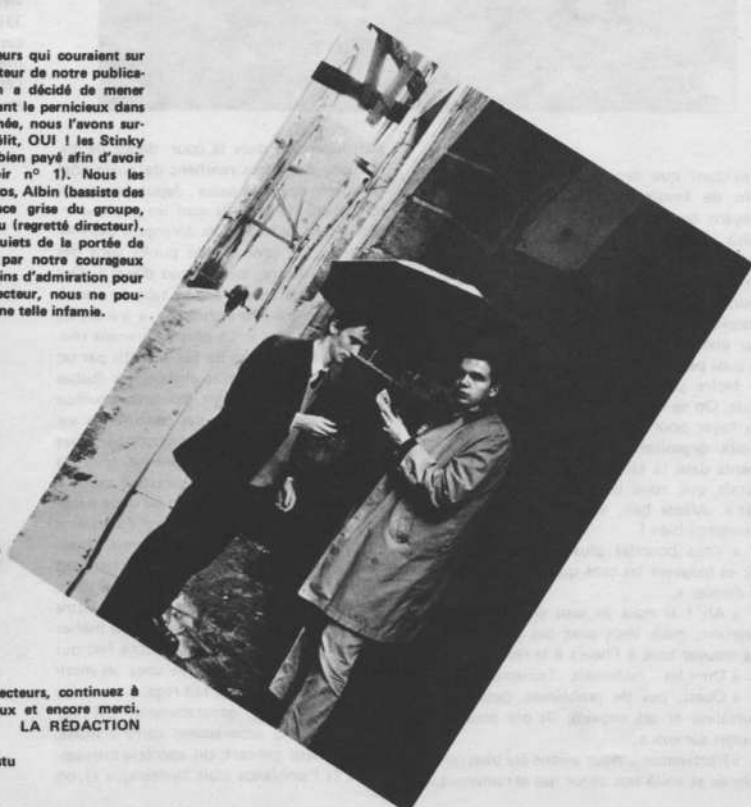
You're a loudmouth baby
You better shut it up
I'm gonna beat you up
'Cause you're a loudmouth babe

EXCLUSIF

Suite aux rumeurs qui couraient sur l'intégrité du directeur de notre publication, la Rédaction a décidé de mener l'enquête ; en suivant le pernicieux dans une ruelle mal famée, nous l'avons surpris en flagrant délit, OUI ! les Stinky Toys l'ont bel et bien payé afin d'avoir la couverture (voir n° 1). Nous les voyons sur les photos, Albin (bassiste des S. Toys) l'éminence grise du groupe, Jean-Pierre le vendu (regretté directeur). Tous les deux inquiets de la portée de leur acte, surpris par notre courageux reporter. Nous, pleins d'admiration pour notre regretté directeur, nous ne pouvions soupçonner une telle infamie.

Chers amis et lecteurs, continuez à nous ouvrir les yeux et encore merci.
LA REDACTION

Photos : Nicolas Testu



« SACRE CHARLEMAGNE »



Au premier abord, dans la rue, on ne distingue que des fenêtres grillagées et un mur blanc — couvert ? musée ? caserne ? après tout peut-être un peu les trois puisqu'il s'agit d'un lycée, le lycée Charlemagne — en s'avançant un peu, on peut entendre une sonnerie retentir et voir toute une ribambelle de gamins sortir en piaillant du petit bahut — monde clos qui ne laisse plus rien percer de ses secrets — le temps des « manifs lycéennes » semble rêve lointain créé de toutes pièces par des journalistes en mal de copie — depuis, une sorte de voile opaque recouvre les lycées et les informations ne se traduisent bien souvent que par quelques entrefilets dans les journaux : « à X. un lycéen s'est suicidé par le feu ; à Z. des voyous incendient leur bahut ; à B. grève pour des crédits » et qui donc aurait pu

croire, il y a quinze jours, qu'un concert punk se serait produit au lycée Charlemagne et qui d'ailleurs en a entendu parler ? Seuls quelques copains après coup ont pu nous mettre au courant de l'événement produit. Intrigués, nous avons voulu voir sur place ce qu'il en était.

Punk, nouvelle expression de la jeunesse. Tout ceci a été dit et redit maintes fois, mais jusqu'à présent rien ne laissait entendre que cela soit vrai. Ce n'est pas sur quelques badges portés ici ou là que l'on pouvait se rendre compte. On portait plutôt cela au niveau du fantasme. Les sons qui explosent et la jeunesse qui s'enflamme, vous voyez le truc.

Rassurez-vous tout de suite, nous n'avons pas découvert un raz-de-marée — simplement le récit d'un concert lycéen de deux cents personnes avec deux groupes du bahut : « OXYDE » et « LEADER'S »

parle d'eux en bien ou en mal, mais on reste distant. On ne comprend pas ces types qui s'agitent et qui viennent rompre un statu quo établi maintenant depuis trois ans. Bien sûr, tout le monde se fait chier, mais restons apathique ! finalement, ça pourrait être pire que ce que nous vivons en ce moment : un ronron sécurisant, les mouches qui volent, un devoir de temps en temps, quelques amourettes et puis hop ! c'est dans le sac, on tiendra jusqu'au bac, vive GENESIS !

Parlons du concert — en milieu lycéen, c'est toujours un peu l'aventure — beaucoup d'excitation et une sueur bien méritée. D'abord prévenir un max, de gens : affiches faites à la main : Oxyde et Leader's entourés de tous les groupes fétiches : Clash, Pistols, Bijou, Radiators,

Dead Boys, Damned, etc. — affiches qui sont placées à Sophie-Germain, Victor-Hugo, Turgot. Organiser un service d'ordre, des fois que la bande St Paul fasse une descente. Prévoir quelques boissons et — mais là ce n'est que des soupçons — un joint (seule entorse à la mode et que finalement notre joyeuse bande avouera quelques temps plus tard comme si cela était un crime, mais non ! mais non !).

Et puis les événements qui s'enchaînent, le concert démarre : de l'avis général des copains de Charlemagne, les plus enragés du lycée étaient les mômes du petit-bahut : « surtout dans ton article, t'oublie pas de parler des kids de 12-13 ans, ils étaient une vingtaine, jeans troués, t-shirts déchirés, ce sont les seuls qui en veulent vraiment, qui nous soutiennent véritablement, les autres sont des larves !!! ». Mu-



sicalement, avouons-le, ça ne devait pas être terrible, mais déjà se risquer à jouer quand on n'apprend la guitare électrique que depuis deux mois, c'est un exploit qui mérite d'être encouragé ! Si tout le monde suivait ce chemin-là, on aurait peut-être mal aux oreilles au début, mais je crois qu'effectivement il se produirait un raz-de-marée ! Beaucoup de reprises : « London's burning », « 1977 », « Vicious », « Pretty vacant », « God save the queen », « La fille du père Noël » et puis les titres personnels, un morceau sur Baader (on en parle souvent dans les lycées de ce type-là) et d'autres dont je ne me souviens plus du nom. IMPORTANT, ESSENTIEL, cette nouvelle génération écrit tous ces morceaux en français ! et indéniablement, c'est un bon signe. Rappelez-vous l'époque préhistorique des chaussettes noires, chats sauvages et autres vautours. Si

tout le monde y met du sien, on l'aura peut-être enfin cette nouvelle vague !

A la fin de la discussion, Lucky Strike et Johnny gueule d'amour (moi, donc !) on est reparti le cœur léger vers de nouvelles aventures rock'n'rolliennes. Signalons tout de même que si vous, dans votre lycée, vous pouvez organiser un concert, vous pouvez contacter les deux groupes de Charlemagne (adresse en bas d'article) et que si vous-mêmes vous jouez, là, rendez-vous à la page contact, vous passez un coup de fil et nous arrivons ! Bon, d'accord, c'est OK comme cela ?

Johnny gueule d'amour



n'existant que depuis deux mois, se foutant de savoir ou ne pas savoir jouer, n'ayant besoin que d'une chose : ne plus subir le mouvement, le vivre. Réalité partielle, elle se traduit par l'existence dans de nombreux bahuts, de petits groupes réunis ici ou là autour de Clash et des Pistols et qui traduisent un profond ennui par une énergie féroce pour le rock'n'roll. A quoi penser d'autre ?

Notre premier rapport au lycée a été rude. On se retrouve, Lucky Strike et moi, au foyer pour essayer de dénicher ces fameux organisateurs du concert. Ricanelements dans la salle « eh ! dites, les mecs, paraît que tous les punks sont des pédés ». Allons bon, voilà une histoire qui s'annonce bien !

« Vous pourriez plus plutôt nous dire où se trouvent les gens qui ont joué samedi dernier ».

« Ah ! si mais ils sont en classe pour l'instant, mais vous avez des chances de les trouver tout à l'heure à la récréation ».

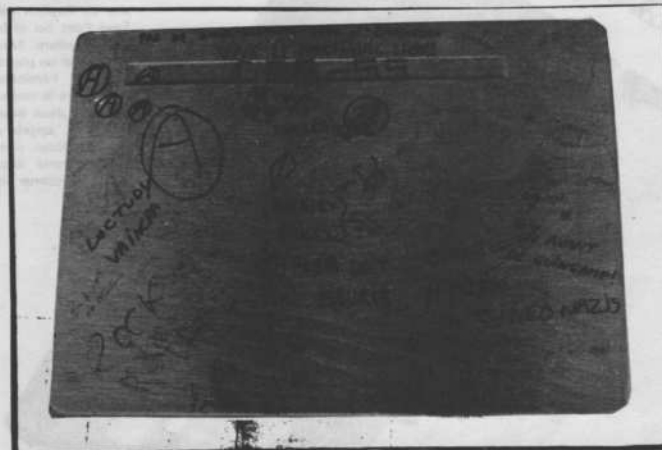
« On les reconnaît facilement ? »

« Ouais, pas de problèmes, demandez Borsalino et ses copains, ils ont plein de badges sur eux ».

Effectivement, nous avions été bien renseignés et voilà nos zozos qui se ramènent.

Attroupement dans la cour, début de discussion, des mecs reniflent de notre côté pour voir ce qui se passe ; depuis le concert de samedi dernier, ils sont un peu des « fétiches » dans le bahut. Ils dérangent pas mal de gens. Un prof : « les punks sont des types de droite, méfiez-vous d'eux ». Des graffitis apparaissent sur les tables : « punk = pd », « punk = anarchistes », « à mort les punks, vive Yes ». Le plus surprenant réside dans la signature de ces graffitis par un fantomatique « Comité anti-punk » (babas aigris ? ou simplement militants gauchos ou feds rageurs de voir des concurrents sur un terrain dont ils ne soupçonnaient pas l'existence). D'ailleurs, je précise, pour les gens attardés qui s'imaginent que punk = nazis, que les réactions d'un ou deux nazillons de Charlemagne sont significatives : ils ne peuvent pas blâmer nos amis. Anecdote à laquelle il ne faut pas attacher trop d'importance : un membre d'un des deux groupes a reçu un jour chez lui une lettre d'insultes comme quoi il devrait se méfier à l'avenir. Rien de grave, simple fait qui montre qu'il n'y a pas chez les mon-dains de l'intolérance fait rage.

Dans le lycée, apparemment, OXYDE et LEADER'S apparaissent comme isolés. On va à leur concert, on apprécie bruyamment (« l'ambiance était fantastique »), on



ROCK HAIR

9 RUE DE LA FERRONNERIE
75001 PARIS

☎ 508 08 89
236 89 46

UNE SIMPLE HISTOIRE DE COUP DE FIL

Hier, en me rendant à la réunion du journal, dans une rue sombre, s'échappait d'une cave le bruit bien reconnaissable d'un groupe en répétition. Nous l'avons dit dans notre premier numéro : les groupes déjà connus de la scène parisienne pourraient avoir des surprises. Pendant que la mode battait son plein, d'autres se mettaient au travail et montaient leurs propres bands. Déjà, notre réseau de relations nous a permis de prendre contact avec un certain nombre de ces groupes débutants. Pas très au point, ils ont cependant le mérite d'exister. Rage de jouer, énergie non entamée par les magouilles diverses du show-business, il y a là une chance à saisir. Nous demandons donc à chacun de ceux qui nous liront et qui ont commencé à monter leur groupe de ne pas hésiter à nous contacter. Nous n'ouvrons pas une page contact ROCKENSTOCK, notre appel s'adresse principalement aux groupes de la nouvelle vague. Hard-rockers, planeurs fous s'abstenir, nous nous adressons à la musique vivante qui cherche à découvrir de nouvelles sonorités, le type-même du groupe français qui balance son rock bien carré entre les standards des Stones et de Genesis ne nous intéresse pas du tout — de toutes façons ces gens-là ont déjà leurs journaux, point final là-dessus — et puis de Television à Sex Pistols la route est large. La musique rock'n'roll ou rockabilly nous concerne car il s'agit là aussi de quelque chose d'incisif, de tranché et qu'on sent vivre.

Nouvelle vague ou Rock'n'roll, un simple coup de fil et on verra ce qu'on pourra faire. Téléphonez soit à :

Jean-Pierre, 628.49.11, entre 12 h et 13 h

Nicolas : 325.63.68, entre 11 h et 21 h.

Johnny gueule d'amour

— Rickie Baulieu a formé un nouveau groupe, on attend avec impatience

— Philippe Maneuvre aurait poussé Michel Bourre (à Rock'n'folk on est perplexe)

— Bruno Carone (Toys) a raté son premier en beauté, il a embouti une grosse voiture, le conducteur a failli y rester, continuant sur sa lancée, il a brûlé un feu rouge, et pourtant dieu sait que c'est un dieu de la mobylette

— Alain Pacadis a sorti un très bon livre « Journée d'un jeune homme chic », il aime tout le monde, nous aussi !

— C'est tout pour cette fois-ci.

Annonce : tous renseignements sur la vie clandestine de Greta Garbo à Paris seront les bienvenus, on paye.

from babies to babes

and from success to success

STANLEY and HENRY SILVER

Top-flight photographic illustrators

Publications, advertising agencies, publicity firms keep them running at top speed to fill the demand for their pictures. Both brothers are graduates of the



school of modern photography

Their illustrations have appeared in Life, Esquire, Parents Magazine, Parade and many other national publications—over 100 magazine covers to their credit! They proudly

list among their clients American Tobacco Co., Revlon, Esso, Eastern Airlines, Johnson & Johnson, Utica Mills, and Cities Service, to name but a few.

They say,
“SMP training
speeded our
progress
to the top.”



cinema

N°1 toujours en vente
N°3 en vente le 2 mars
cherchons diffuseurs
remise 1 Frs 50 le N°

Cinéma : Programme à Action Lafayette, 9 rue Buffault, 75009, tél. 878.80.50, Métro Palatier.
Places : 12 francs, étudiants ou moins de 18 ans : 9 F, 6 entrées-1 gratuite.

1968-1978 : Vingt ans de cinéma américain depuis « Rio Bravo »

Jeudi 16 : « New Mexico », 1961, film en couleurs de Sam Peckinpah avec Maureen O'Hara, Brian Keith, Steve Cochran, Chill Wills.

Vendredi 17 : « Wild Party », 1976, film en couleurs de James Ivory avec Raquel Welch, James Coco

Samedi 18 : « Taxi driver », 1976, film en couleurs de Martin Scorsese avec Robert de Niro, Cybill Shepherd, Peter Boyle, Jodie Foster

Dimanche 19 : « John Mac Cabe », 1971, film en couleurs de Robert Altman avec Robert Beatty, Julie Christie

Lundi 20 : « Vol à l'Éclair », 1976, film en couleurs de Jerry Schatzberg avec Stockard Channing, Sam Waterson, Richard Doughty

Mardi 21 : « Une fille nommée Lolly Madonna », 1972, film en couleurs de Richard Sarafian avec Rod Steiger, Robert Ryan, Jeff Bridges, Scott Wilson

Mercredi 22 : « Jonathan Livingstone, le Goéland », 1973, film en couleurs de Hal Barlett

Jeudi 23 : « Breezy », 1973, film en couleurs de Clint Eastwood, avec William Holden, Kay Lenz

Vendredi 24 : « Le cœur est un chasseur solitaire », 1969, film en couleurs de Robert Ellis Miller, avec Alan Arkin et Sandra Locke

Samedi 25 : « Un après-midi de chien », 1975, film en couleurs de Sidney Lumet, avec Al Pacino, John Cazale, Charles Dunning

Dimanche 26 : « Jeremiah Johnson », 1971, film en couleurs de Sydney Pollack avec Robert Redford

Lundi 27 : « Sugarland Express », 1973, film en couleurs de Steven Spielberg avec Goldie Hawn, Michael Sacks, Ben Johnson

Mardi 28 : « Missouri Breaks », 1976, film en couleurs d'Arthur Penn, avec Marlon Brando, Jack Nicholson

Dans l'autre salle :

Vendredi 17 et Samedi 18 février : « El Dorado », 1967, en couleurs avec John Wayne, Robert Mitchum, James Caan, Charles Holt



Dimanche 19, Lundi 20 et Mardi 21 février : « L'impossible Monsieur Bébe », 1938, avec Garry Grant, Katharine Hepburn

Mercredi 22 et jeudi 23 février : « La captive aux yeux clairs » avec Kirk Douglas, Dewey Martin

Vendredi 23 février : « Les Hommes préfèrent les Blondes », 1953, avec Marilyn Monroe, Jane Russell

N'oubliez pas les programmes des salles suivantes : Studio Bertrand, 29 rue du Gal Bertrand, 783.64.66 ; Olympic Entrepôt, 7 rue Francis de Pressense, métro : Pernety ; et l'Olympic, 10 rue Boyer-Barret, métro Pernety.

Informations. Quelques potins qui traînent dans le coin. Le concert de la semaine au GIBUS ou celui du mois au BATACLAN. Bref, la misère ! Quoi faire ? Simple ! Puisqu'il ne se passe rien, organisons nos propres concerts. Et d'une ça remplira notre page informations et de deux, on va s'arranger pour que ces concerts aient lieu dans d'autres endroits que les ghettos habituels de la scène punk parisienne. Ainsi, parce qu'on n'a pas envie de tarder, un premier concert a eu lieu vendredi 10 février à la fac de TOLBIAC à 12 h, amphi N, avec Dead End, Angel Face, Captain Flytox et ses mouches à merde pour un prix minimum (5 F, rembourser la sono, ou gratuit dans le meilleur cas). Tout le monde a assez dit que le temps des concerts dans les grandes salles était terminé, il faut maintenant s'y mettre. Trouver des endroits où les gens soient à l'aise, pouvoir être debout ou assis, pouvoir assister à un spectacle sans cette distance qui est introduite dans les grandes salles qui jouent sur le principe périmé des grandes stars. Uniquement pour le FUN, tel doit être le principe de ces concerts. Des dates rapprochées (tous les quinze jours), nous essayons, DANS LA MESURE DE NOS MOYENS, d'organiser une sorte de circuit pour les groupes de la nouvelle vague. Si vous connaissez des salles (MJC, lycée, fac), vous avez en main l'existence de ce circuit. Vous nous prévenez et on voit alors ce que l'on peut faire.

Simon :
Ian Dury au Bataclan le 25 février
The Buzzcocks au Gibus du 14 au 18 février
Advertising au Gibus, du 21 au 25 février
Envoyez-nous les dates de concerts avant le 21 février.

Directeur de publication : Jean-Pierre Petit

Rédaction : Luc Lagarde, Jean-Pierre Petit, Laurent Shuster, Walter Stirati, Nicolas Testu

Collaboration : Jean-François Charpin, Zozo De Filippi, Pascal Farey, Anne-Claude Kieffer, Patrick Lesage, Elli Medeiros, Kerstin Olsson, Odette Painvin, Maxime Schmitt, Sylvain Souche, P.E. Vincent

Imprimé par Edit 71 : 9 rue Auguste Métiéville 75020

Composé par Germinal : 33 boulevard St Martin, 75003

Numéro de dépôt légal : 45131
Pour tout abonnement : 60 F les six mois, 120 F l'année. Mandats ou chèques à l'ordre de Jean-Pierre Petit, 5 rue de Prague, 75012

Adresse (courrier) : 14 avenue Daubigny, 75012

Édité par l'association : Les joyeux compagnons de l'âge atomique





voici la pause... voici Coca-Cola !

Après quelques heures de cours, quoi de plus agréable... qu'une pause avec un Coca-Cola bien frais ! Coca-Cola délicieux et si désaltérant. Vous aussi, en toutes occasions, faites la pause avec Coca-Cola !



désaltère le mieux